

Philippe Sollers : « En plus d'être affective, notre alliance était militaire et littéraire »

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR
RAPHAËLLE LEYRIS

En 1965, Roland Barthes consacre pour la première fois un article, dans la revue *Critique*, à un ouvrage de Philippe Sollers, *Drame*. Cinq suivront, rassemblés en 1978 dans *Sollers écrivain*, aujourd'hui republié en poche (Points, 96 p., 6,50 €), alors que Philippe Sollers propose, avec *L'Amitié de Roland Barthes*, une sorte de livre miroir. Outre des textes de 1971 et 2009 consacrés à «RB», ainsi qu'une interview donnée au *Monde* en 2015, le volume comprend surtout des lettres de Barthes et une évocation inédite par Sollers du lien qui les unissait, et qui a fort à voir, nous dit l'auteur de *H.*, avec «*les lumières du Sud-Ouest*», leur région d'origine commune, ainsi qu'avec les Lumières tout court – «*Nos dernières conversations portaient sur la nécessité de refaire l'Encyclopédie.*»

Dans «L'Amitié de Roland Barthes», vous rappelez à plusieurs reprises que «la littérature, c'est la guerre»; et à ce titre, Roland Barthes, autant qu'un ami, semble avoir été un allié, un compagnon d'armes.

Oui, en plus d'être évidemment affective, notre alliance était militaire et littéraire. Nous avions des ennemis communs. Lesquels? Les mêmes, éternellement, même si leurs habits changent: l'ignorance, le fanatisme... Après la polémique [en 1965] autour de son *Sur Racine*, dont on n' imagine pas aujourd'hui la violence, il était très isolé; il a alors pensé qu'il serait bon de se rapprocher d'un groupe d'avant-garde comme Tel Quel, y compris avec ses acrobaties multiples (Dieu sait si j'ai pu l'énerver, ce qui n'avait aucune importance, l'affection profonde et la fidélité étaient là). Le premier texte de lui que j'ai édité chez «Tel Quel»

était *Critique et vérité* (1966). Il préférerait quelque chose qui fasse mouvement à l'espèce de suffocation du début des années 1960.

Je voudrais insister sur le fait que Barthes était un être profondément politique. Pas du tout dans l'idéologie, mais dans une remarquable faculté de décrire les apparences mensongères, ou superflues, ou routinières – publicitaires, si vous voulez. Il y a des livres de lui oubliés, alors que c'est là où porte son intelligence corrosive, fort grande: notamment *Le Système de la mode* [1973] et tout ce qui a trait au devenir-image de la société. Dans le recueil *Sollers écrivain*, il y a un cours au Collège de France, intitulé «Oscillations», dans lequel il explique que la société va être de plus en plus une question d'image – et il me crédite du fait de déjouer sans cesse la pétrification par l'image.

Justement, un centenaire officiel, comme celui qui est célébré pour Barthes, ne fait-il pas courir à celui qui en est l'objet le risque d'une telle pétrification?

Un centenaire comme ça ne lui convient absolument pas. C'est ce que j'essaie de dire avec *L'Amitié de Roland Barthes*. Il est moins important de parler de l'homme que de ce qu'il a écrit. On se lisait très attentivement l'un l'autre. C'est très peu courant. Et cependant, j'ai l'impression que les gens préfèrent de beaucoup qu'on donne de lui une image anecdotique plutôt que l'on leur parle de l'écrivain.

A mon avis, ce qui est en train de se passer est à côté de la plaque. Il faudrait pouvoir faire vivre Barthes dans la puissance politique qui peut être celle de la littérature, contre les idéologues, les plus ou moins philosophes qui occupent le terrain matin et soir, et qui veulent éradiquer tout ce qui a pu essayer de penser dans les années dangereuses – on connaît le refrain: 1968, c'est dan-

gereux, Sartre s'est trompé, Simone de Beauvoir aussi... Notre époque est probablement la plus réactionnaire que la France ait connue, comme si on était revenu avant le moment où tous ces efforts de pensée avaient eu lieu. Je rêve du *Mythologies* que Barthes pourrait écrire aujourd'hui. Un portrait par lui de la famille Le Pen, ce serait extraordinaire – dans la distance et pas du tout dans l'invective. Mais pour ça, il faut savoir écrire...

Vous notez, à ce propos : « Je ne suis pas sûr qu'il ait été convaincu d'être un grand écrivain. » Mais se considérait-il seulement comme un écrivain ?

Moi, en tout cas, je le considère seulement comme un écrivain, et il me semble que ce qu'il a pensé de très intéressant venait de ce qu'il était écrivain, contrairement à ceux qui bavardent sans arrêt et vont presque forcément là où on les attend.

Barthes était très peu dans la représentation sociale, il se méfiait beaucoup de ce qui aurait pu le contraindre à donner de lui-même une image qui ne correspondait pas à son travail ou à sa vie intérieure. Avoir été élu, de très peu, au Collège de France, l'a rassuré, mais pas tout à fait convaincu. Donc grand écrivain, ça ne voulait pas forcément dire quelque chose pour lui. Sauf qu'il aimait beaucoup les grands écrivains – je ne parle pas ici de moi, mais de ce qu'il a pu écrire sur ceux qu'il tenait pour tels, Molière, Racine, Balzac, Sade, Chateaubriand. Ça, pour lui, c'était quelque chose de sacré.

Quels sont ses textes que vous tenez pour majeurs ?

L'étonnant *Roland Barthes par Roland Barthes* [1975], son livre le plus heureux. *L'Empire des signes* [1970], un livre essentiel pour le comprendre vraiment, *SZ*, un livre magnifique sur le *Sarrasine* de Balzac, *Fragments d'un discours amoureux* [1970, 1977], et puis le très émouvant *La Chambre claire* [1980]. Sans oublier *Le Journal de deuil* [2009]. ■

L'AMITIÉ
DE ROLAND
BARTHES,
de Philippe
Sollers,
Seuil,
«Fiction
& Cie»,
192 p., 19 €.
Signalons,
du même
auteur,
la parution
en poche
de Médium,
Folio,
192 p., 6,40 €.